

## LETTRES.

[Des lettres ne plaisent guère au public que lorsqu'elles n'ont point été écrites pour le public. Travailler une lettre comme une production littéraire, c'est lui enlever d'avance tout ce qui fait le caractère et le charme de ce genre d'écrire, l'abandon, la grâce, et la familiarité. Madame de Sévigné (1626-1696) a atteint la perfection du style épistolaire dans ses lettres à sa fille. Madame de MAINTENON (1635-1719), moins vive et moins piquante, se distingue par l'esprit d'observation, le naturel, et la précision. Si les lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné sont des chefs-d'œuvre de délicatesse et de grâce, celles de M<sup>me</sup> de Maintenon sont des modèles de pureté de style et de raison. En lisant sa lettre à la duchesse de Bourgogne, on croit lire Salomon lui-même. Nous donnons quelques lettres de ces deux femmes célèbres. Après Madame de Sévigné, Voltaire est de tous nos écrivains celui qui a le mieux réussi dans le style épistolaire ; il y a porté la facilité, l'esprit, et la grâce qu'on trouve dans ses productions de bon ton.]

DE M<sup>ME</sup> DE SÉVIGNÉ À SA FILLE, M<sup>ME</sup> DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi, 1<sup>er</sup> avril, 1671.

Je revins hier de Saint-Germain ; j'étais avec madame d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles, est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la Reine, qui fit un pas vers moi, et me demanda des nouvelles de ma fille sur son aventure du Rhône ;\* je la remerciai de l'honneur qu'elle vous faisait de se souvenir de vous. Elle reprit la parole, et me dit : Conte-moi comme elle a pensé périr. Je me mis à lui conter votre belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un grand vent, et que ce vent vous avait jetée rapidement sous une arche, à deux doigts du pilier, où vous auriez péri mille fois, si vous aviez touché. La Reine me dit : Et son mari était-il avec elle ? Oui, madame, et monsieur le coadjuteur † aussi. Vraiment ils ont grand tort, reprit-elle, et fit des hélas, et dit des choses très obligeantes pour vous. Il vint ensuite bien des duchesses, entr'autres la jeune Ventadour, très belle et très jolie. Au milieu du

\* M<sup>me</sup> de Grignan avait été exposée à un grand danger en traversant le Rhône près d'Avignon.

† M. le coadjuteur d'Arles, frère de M. de Grignan.

silence du cercle, la Reine se tourne et me dit : A qui ressemble votre petite-fille ?—Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. Sa Majesté fit un cri : j'en suis fâchée, et me dit doucement, elle aurait mieux fait de ressembler à sa mère ou à sa grand-mère. Voilà ce que vous me valez de faire ma cour. . . .

Je ne dois pas oublier monsieur le Dauphin et Mademoiselle,\* qui m'ont fort parlé de vous. J'ai vu madame de Ludre ; elle vint m'aborder avec une surabondance d'amitié qui me surprit ; elle me parla de vous sur le même ton ; et puis tout d'un coup, comme je pensais répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutait plus, et que ses beaux yeux trottaient par la chambre ; je le vis promptement, et ceux qui virent que je le voyais, m'en surent bon gré, et se mirent à rire.

Les coiffures *Hurlu-Brelu* m'ont fort divertie ; il y en a qu'on voudrait souffleter. La Choiseul † ressemblait, comme dit Ninon, à un printemps d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau, cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse cette Ninon ! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait horreur. Elle trouve que votre frère a la simplicité de la colombe, il ressemble à sa mère ; c'est madame de Grignan qui a tout le sel de la maison.

Madame de Vauvineux vous rend mille grâces ; sa fille a été très mal. Madame d'Arpajon vous embrasse mille fois ; et surtout M. le Camus vous adore : et moi, ma chère enfant, que pensez-vous que je fasse ? vous aimer, penser à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrais, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous pensez, sentir vos ennuis et vos peines, les vouloir souffrir pour vous, s'il était possible, écumer votre cœur, comme j'écumais votre chambre des fâcheux dont je la voyais remplie, en un mot, comprendre vivement ce que c'est d'aimer quelqu'un plus que soi-même, voilà comme je suis ; c'est une chose qu'on dit souvent en l'air, on abuse de cette expression ; moi, je la répète, et sans la profaner jamais, je la sens toute entière en moi, et cela est vrai.

\* *Mademoiselle*, employé absolument, désignait autrefois La fille aînée de Monsieur, frère du roi, ou La première princesse du sang, tant qu'elle était fille.

† L'urbanité française a proscrit depuis longtemps cette inanière familière de s'exprimer.



## DE LA MÊME À M. DE COULANGES.\*

Paris, le 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie ; enfin, une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste : une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame de Hauteville ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront, croiront avoir la berluë ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la : je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ?†

Hé bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ! c'est madame de la Vallière.—Point du tout, Madame.—C'est donc mademoiselle de Retz ?—Point du tout : vous êtes bien provinciale !—Ah, vraiment, nous sommes bien bêtes ! dites-vous : c'est mademoiselle Colbert.—Encore moins.—C'est assurément mademoiselle de Créqui.—Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire. Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle. . . . mademoiselle de. . . . devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, fille de feu Monsieur ; ‡ Mademoiselle, petite-fille de Henri IV ; mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans ; Mademoiselle, cousine-germaine du roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous

\* Cousin-germain de M<sup>me</sup> de Sévigné.

† Jeter sa langue aux chiens, Renoncer à deviner quelque chose.

‡ Frère de Louis XIII.

êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous ; adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

## DE LA MÊME AU MÊME.

Paris, le 19 décembre 1670.

CE qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier au soir aux Tuileries ; mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissements de la princesse, et de son bien heureux amant. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée comme je vous l'ai mandé. Le mardi se passe à parler, à s'étonner, à se complimenter. Le mercredi, Mademoiselle fit une donation à M. de Lauzun, avec dessein de lui donner les titres, les noms et les ornements nécessaires pour être nommé dans le contrat de mariage, qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés : le premier, c'est le comté d'Eu, qui est la première pairie de France, et qui donne le premier rang ; le duché de Montpensier, dont il porta hier le nom toute la journée ; le duché de Saint-Fargeau ; le duché de Châtellerauld : tout cela estimé vingt-deux millions. Le contrat fut dressé ensuite ; il y prit le nom de Montpensier. Le jeudi matin, qui était hier, Mademoiselle espère que le roi signerait le contrat, comme il l'avait dit, mais sur les sept heures du soir, la reine, Monsieur, et plusieurs barons firent entendre à Sa Majesté que cette affaire faisait tort à sa réputation ; en sorte qu'après avoir fait venir Mademoiselle et monsieur de Lauzun, le roi lui déclara devant M. le prince, qu'il leur défendait absolument de songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté, et tout le désespoir que méritait une si grande chute. Pour Mademoiselle, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives, et tout le jour elle a gardé son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe ; voilà un beau sujet de raisonner et de parler éternellement ; c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse ; nous espérons que vous en ferez autant.



*Fragments de lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné.*

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers ; MM. de Saint-Aignan et de Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont : Monsieur le maréchal, aisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi : Sire, votre majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le Roi se mit à rire, et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat ? Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Oh ! bien, dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. Ah ! sire, quelle trahison ! que votre majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. Non, M. le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. Le Roi a fort ri de cette folie ; et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le Roi en fit là-dessus, et qu'il jugeât par-là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

L'ARCHEVÊQUE de Rheims venait hier fort vite de Saint-Germain ; c'était comme un tourbillon : il croit bien être grand seigneur ; mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra* ; il rencontre un homme à cheval, *gare, gare* ; ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne le veut pas ; et enfin, le carrosse et les six chevaux renversent le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient, et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque, et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier : *arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups*. L'archevêque, en racontant ceci, disait : si j'avais tenu ce maraud, à, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles.

M. DE CHAULNES est occupé des milices : c'est une chose étrange, que de voir mettre le chapeau à des gens qui n'ont jamais eu que des bonnets bleus sur la tête ; ils ne peuvent comprendre l'exercice, ni ce qu'on leur défend : quand ils avaient leurs mousquets sur l'épaule, et que M. de Chaulnes paraissait, s'ils voulaient le saluer, l'arme tombait d'un côté et le chapeau de l'autre ; on leur a dit qu'il ne fallait pas saluer ; et le moment d'après, quand ils étaient désarmés, s'ils voyaient passer M. de Chaulnes, ils enfonçaient leurs chapeaux avec les deux mains, et se gardaient bien de le saluer. On leur a dit que lorsqu'ils sont dans leurs rangs, ils ne doivent aller, ni à droite, ni à gauche ; ils se laissaient rouer l'autre jour par le carrosse de M<sup>me</sup> de Chaulnes, sans vouloir se retirer d'un seul pas, quoiqu'on pût leur dire. Enfin, ma fille, nos Bas-Bretons sont étranges : je ne sais comme faisait Bertrand du Guesclin, pour les avoir rendus en son temps les meilleurs soldats de France.

*Point d'ennemis*, ma chère enfant ; faites-vous une maxime de cette pensée, qui est aussi chrétienne que politique : je dis non-seulement *point d'ennemis*, mais beaucoup d'amis, vous en sentez la douceur dans votre procès. On peut avoir besoin de tel qu'on ne croit pas qui puisse jamais servir. Voyez comme M<sup>me</sup> de la Fayette se trouve riche en amis de tous côtés, et de toutes conditions ; elle a cent bras, elle atteint partout ; ses enfants savent bien qu'en dire, et la remercient tous les jours de s'être formé un esprit si liant.

DE M<sup>me</sup> DE MAINTENON À M. D'AUBIGNÉ SON FRÈRE.

ON n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose, que nous bornions nos vues à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu ; mais n'ayons pas



des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le com-  
mode : tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de  
grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos  
dettes sont payées ; vous pouvez vivre délicieusement sans  
en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il  
que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte  
de votre repos et de votre santé ? Lisez la vie de saint Louis,  
vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-  
dessus des désirs du cœur de l'homme : il n'y a que Dieu  
qui puisse le rassasier.

DE LA MÊME À M<sup>LLE</sup> D'AUBIGNÉ.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire  
vos vérités. Je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr.\*  
Et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme  
ma propre fille ? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la  
fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle  
qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insup-  
portable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que  
vous prenez ne vous convient point. Vous croyez-vous un  
personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une  
maison où le roi va tous les jours ? Le lendemain de sa  
mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse ne vous  
regardera ni vous ni Saint-Cyr. Si le roi meurt avant que  
vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de pro-  
vince, avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si pendant  
ma vie vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand  
je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez, et vous ne  
lui plairez que par votre douceur, et vous n'en avez point.  
Je ne suis point prévenue contre vous, et je vous aime : mais  
je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'Évan-  
gile par cœur : et qu'importe, si vous ne vous conduisez  
point par ses maximes ? Songez que c'est uniquement la  
fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui  
fera la vôtre : et moquez-vous des respects qu'on vous rend.  
Vous voudriez même vous élever au-dessus de moi : ne vous  
flattez pas : je suis très peu de chose, et vous n'êtes rien. Je  
souffrais bien, l'autre jour, de tout ce que vous faites à M<sup>me</sup>  
de Caylus. Je vous parle comme à une grande fille, parce  
que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que  
vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette pré-

\* Maison d'éducation fondée par Madame de Maintenon.

somption ridicule devant les hommes et criminelle devant  
Dieu. Que je vous retrouve à mon retour modeste, douce,  
timide, docile. Je vous en aimerai davantage. Vous savez  
quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en  
faire.

DE LA MÊME À M<sup>ME</sup> D'AUBIGNÉ, SA BELLE-SŒUR.

Vous croirez bien, ma chère sœur, que je connais Paris  
mieux que vous. Dans ce même esprit, voici un projet de  
dépense tel que je l'exécuterais, si j'étais hors de la cour.

Vous êtes douze personnes, monsieur et madame, trois  
femmes, quatre laquais, deux cochers, un valet de chambre.

	Liv.	Sous.
Quinze livres de viande à 5 sous la livre	3	15
Deux pièces de rôti . . . . .	2	10
Du pain . . . . .	1	10
Le vin . . . . .	2	10
Le bois . . . . .	2	
Le fruit . . . . .	1	10
La bougie . . . . .		10
La chandelle . . . . .		8
	14	13

Je compte quatre sous en vin pour vos quatre laquais et  
vos deux cochers ; c'est ce que madame de Sévigné donne  
aux siens. Si vous aviez du vin en cave, il ne vous coûterait  
pas trois sous. J'en mets six pour votre valet de chambre,  
et vingt pour vous deux qui n'en buvez pas pour trois.

Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en  
faulle qu'une demi-livre. Je mets dix sous en bougie ; il y  
en a six à la livre, qui coûte une livre dix sous et qui dure  
trois jours. Je mets deux livres pour le bois. Cependant,  
vous n'en brûlez que trois mois de l'année, et il ne faut  
que deux feux.

Je mets une livre dix sous pour le fruit ; le sucre ne  
coûte qu'onze sous la livre, et il n'en faut qu'un quarteron  
pour une compote.

Je mets deux pièces de rôti. On en épargne une quand  
monsieur ou madame soupe ou dîne en ville. Mais aussi j'ai  
oublié une volaille bouillie pour le potage.



Nous entendons le ménage. Vous pouvez bien, sans passer quinze livres, avoir une entrée, tantôt de saucisses, tantôt de langues de mouton ou de fraises de veau, le gigot bourgeois, la pyramide éternelle, et la compote que vous aimez tant.

Cela posé, et d'après ce que j'apprends à la cour, ma chère enfant, votre dépense ne doit pas passer cent livres par semaine. C'est quatre cents livres par mois. Posons cinq cents, afin que les bagatelles que j'oublie, ne se plaignent point que je leur fais injustice. Cinq cents livres par mois font :

Pour votre dépense de bouche . . . . .	6,000 liv.
Pour vos habits . . . . .	1,000
Pour loyer de maison . . . . .	1,000
Pour gages et habits des gens . . . . .	1,000
Pour les habits, l'opéra, et les magnificences de monsieur . . . . .	3,000
	<hr/>
	12,000
	<hr/>

Tout cela n'est-il pas honnête ? Et le reste de votre revenu ne peut-il suffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder, comme quelques grands repas, l'entretien de deux carrosses, l'acquit de quelque petite dette ?—Adieu, mon enfant ; aimez-moi comme je vous aime.

DE LA MÊME À MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

N'ESPÉREZ pas un parfait bonheur : il n'y en a point sur la terre ; et s'il y en avait, il ne serait pas à la cour.

La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie privée, on se fait aux chagrins : à la cour, on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins ; comptez que tôt ou tard tout est su : il est très dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire, s'il est redit. Comptez que les secrets les mieux gardés, ne le sont

que pour un temps ; et qu'il n'est point de pays où il y ait plus d'indiscrétion que celui-ci (la cour), où tout se fait avec mystère.

Aimez vos enfants : voyez-les souvent : c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse, et qu'une paysanne puisse avoir. Jetez dans leur cœur les semences de toutes les vertus ; et en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses princes. Exposez-vous au monde selon les bienséances de votre état. Si vous êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée.

Détruisez autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne ; c'est à vous à les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures ; et par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentiments.

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives ; leur commerce ne peut que vous nuire. N'ayez jamais tort. Ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absents, et n'accusez personne. Une princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir partout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'État ; aimez la noblesse qui en est le soutien ; aimez les peuples ; protégez les campagnes à proportion du crédit que vous aurez. Soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques ; portez-les à Dieu ; faites leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande. Ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice ; et que votre sagesse mette à leurs désirs la modération qu'ils devraient y mettre eux-mêmes.

En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à l'homme de mérite que vous ne connaissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir ; il faut savoir



s'en passer, et surtout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine.

On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation ; elle est fautive, elle fait tomber dans de grands inconvénients.

Ne vous laissez pas aller aux mouvements intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur les princes. Ils doivent donc toujours avoir un extérieur doux, égal, et médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude ; elle meurt, montrez votre affliction. Soyez tendre aux prières des malheureux ; Dieu ne vous a fait naître dans le haut rang, que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service et de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagrémens, de la servitude de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous, pour obtenir des grâces ; mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent. N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt et quelque gloire qu'on vous y fasse envisager.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr par le plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnes sages.

---

DE RACINE À SON FILS.

Paris, le 23 juin 1698

VOTRE mère s'est fort attendrie à la lecture de votre dernière lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations était de recevoir de nos nouvelles. Elle est très contente de ces marques de votre bon naturel. Mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, et que les lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments, et votre sœur aînée comme les autres.

J'allai, il y a trois jours, dîner à Auteuil. On me demanda de vos nouvelles, et M. Despréaux assura la compagnie que vous seriez un jour très digne d'être aimé de tous mes amis. Vous savez que les poètes se piquent d'être prophètes ; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur poésie

qu'ils le sont, et M. Despréaux parlait en prose. Ses prédictions ne laissèrent pas néanmoins de me faire plaisir. C'est à vous, mon cher fils, à ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux prophète. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous êtes à la source du bon sens, et de toutes les belles connaissances pour le monde et pour les affaires.

J'aurais une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit, et d'y manger avec vous des groseilles de Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs, et à votre mère elle-même, qui les aime fort. Je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur notre table, il lui échappe toujours de dire : *Racine en mangerait volontiers*. Je n'ai jamais vu en vérité une si bonne mère, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnaître son amitié. Au moment que je vous écris, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête, qui sera demain, et qui sera aussi la vôtre.

---

VOLTAIRE AU JÉSUIE BETTINELLI.

Si j'étais moins vieux, et si j'avais pu me contraindre, j'aurais certainement vu Rome, Venise, et votre Vérone ; mais la liberté suisse et anglaise, qui a toujours fait ma passion, ne me permet guère d'aller dans votre pays voir les frères inquisiteurs, à moins que je n'y sois le plus fort. Et comme il n'y a pas d'apparence que je sois jamais ni général d'armée ni ambassadeur, vous trouverez bon que je n'aie point dans un pays où l'on saisit, aux portes des villes, les livres qu'un pauvre voyageur a dans sa valise. Je ne suis pas du tout curieux de demander à un dominicain permission de parler, de penser, et de lire ; et je vous dirai ingénument que ce lâche esclavage de l'Italie me fait horreur. Je crois la basilique de Saint-Pierre de Rome fort belle ; mais j'aime mieux un bon livre anglais, écrit librement, que cent mille colonnes de marbre.

---

VOLTAIRE À M. THIRIOT.

Lunéville, 12 juin 1735.

OUI, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous



les soirs avec M. de la Poplinière, je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles à dissiper les fumées du souper de la veille ; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et vous avez encore la bonté de vous faire illusion au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire dans votre cabinet une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous avez passé votre jeunesse ; vous deviendrez bientôt vieux et infirme ; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné ? Sera-ce une consolation pour vous de dire : j'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie ? Songez qu'une bouteille qui a été fêtée quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière ; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers ; et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage, et ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse ; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse ; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, soit d'amitié, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier sans peine et sans attention. Il ne faut, pour cela, que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible ? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier, que votre lettre m'a fait un plaisir extrême. . . .

*Du même à une jeune demoiselle qui l'avait consulté sur les livres qu'elle devait lire.*

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade ; et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez. Vous me demandez des conseils ; il ne vous en faut point d'autres que votre goût. Je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque, il y en a peu ; mais on profite bien davantage en les lisant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bors auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le cherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigme : rien n'est simple, tout est affecté ; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui platt en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré après le *Tasse* et l'*Arioste* que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit ; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent !

Vous verrez que nos bons écrivains, *Fénélon*, *Racine*, *Bossuet*, *Despréaux*, emploient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit ; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude : il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela ; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J.-J. ROUSSEAU AU COMTE DE LASTIC.

Le 20 décembre 1754.

SANS AVOIR l'honneur, Monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait être mal reçue.

J'apprends, que mademoiselle de Cléry a envoyé de Blois un panier à une bonne vieille femme, nommée madame